

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 1

Artikel: Vieille réforme
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225634>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.03.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

soleil couchant. Et ce qui ne gâte rien, la belle sera accompagnée d'un gentil petit magot bien rondellet. Le trèfle, c'est la fortune certaine et proche. J'en suis bien aise pour vous. Voilà ! C'est cinq francs !

L'homme s'était levé depuis un moment déjà. Inquiet, il s'était rendu compte que la tireuse de carte l'avait pris pour un client, venu pour la consulter. Il fallait couper court à ce malentendu qui n'avait que trop duré. Timidement, un léger tremblement dans la voix, il ouvre sa serviette, déplie un prospectus qu'il tend à la bonne femme. Celle-ci, après y avoir jeté un coup d'œil et voyant que son visiteur lui faisait des offres pour un aspirateur à poussière, abandonne instantanément son air inspiré de devineresse et l'apostrophe, comme une vraie furie, en criant d'une voix suraiguë :

— S'pèce d'idiot ! Triple andouille ! Vous venez pour m'offrir votre machin, votre truc à poussière du diable et vous me laissez vous prédir un superbe mariage, avec de la belle galette en plus, sans ouvrir la bouche et sans vous expliquer. Déguepissez en vitesse, sinon...

L'homme, abasourdi, plia l'échine sous l'averse. Mais, sachant qu'il était venu pour gagner de quoi vivre quelques jours, dit :

— Excusez-moi, madame ! Je crains un fâcheux malentendu. Je ne suis pas venu pour me faire prédire l'avenir. Le présent m'écrase déjà de sa misère. Permettez-moi de repasser un autre jour pour mon aspirateur le « Ramasse-Tout », instrument merveilleux qui...

Mais la matrone l'interrompit brutalement : — Fichez-moi la paix avec votre engin de malheur. Voici la porte !

Alors, le pauvre diable ramassa sa serviette, s'inclina humblement, mais avant de se retirer lui dit :

— Madame ! Si vous aviez crié aussi fort que maintenant quand je suis entré, je vous aurais dit qu'il y avait maldonne. Mais je suis un peu dur d'oreilles et je n'ai rien entendu de vos prédictions. Je croyais que vous faisiez une « patience » et je n'ai osé vous interrompre. Au surplus, vous ne m'avez pas laissé placer un seul mot. Quant à vos pronostics, j'ai de bonnes raisons de croire qu'ils ne se réaliseront pas. Je suis déjà marié, mais j'attends toujours la galette annoncée.

F. Wælfli.

Vieille réforme. — Un jour viendra, s'écrie l'éloquente féministe, où la femme touchera le salaire de l'homme.

— Cette heure est venue, interrompt un homme dans la foule. Tous les samedis soirs, c'est ma femme qui retire ma paye.



LA CHANSON DE MADELEINE

I

C'est à mon jour de naissance, dans le jardin de mon père, qu'elle m'apparut pour la première fois.

Oh ! ce huitième anniversaire ! On m'en avait tant parlé d'avance, mon père m'avait tant rappelé que j'allais devenir un grand garçon, on avait fait tant de préparatifs, invité tant de monde, ma mère et les servantes avaient mis au feu, la veille, tant de fers à gaufres, et à la table tant de rallonges, que la vue de tous ces couverts et de toutes ces mains de femmes qui s'agitaient en mon honneur me faisait croire à un jour extraordinaire, où descendrait sur mon front je ne sais quelle grâce. Aussi, le matin, au saut du lit, je courais à la fenêtre : quoi ? rien n'annonçait le jour du saoré ? Le village était toujours le village, Cerniât sous Treyvaux, près d'Echallens, dans le pays de Vaud ! Et même les fermes me parurent plus grises, avec leur large toit écrasé sur un sol de molasse, et plus plat l'horizon de flaques, de carrés de choux et de marécages...

L'après-midi, il est vrai, on vit accourir chez nous, dans leurs habits du dimanche, plusieurs de mes camarades d'école. Enfants de bourgeois cossus ou de ventripotents propriétaires, ils n'en valaient guère mieux : en attendant l'heure du souper, ils se conduisaient dans notre jardin en véritables rustaude, et la présence de mes cousines ne fit qu'exalter leur grossièreté. Avec des cris à faire fuir tous nos oiseaux familiers, ils écoraient du talon les roses de ma mère, ravageaient les treilles mûres, criblaient de cailloux le jardin de Mademoiselle Véronique, notre vieille voisine. Les gros tombaient sur les petits, les garçons poursuivaient les filles à coups de poing, et les pleurs, et les hurlements se mêlaient aux rires où s'esclafaient des butors à l'âge ingrat.

Ce n'est pas pour me vanter, mais je ne m'associais point à ces pillages, ce jardin étant le mien ; et j'étais inoffensif parce que j'étais faible. Même, je protestai avec énergie, à part moi, en me promettant de tout dire à mon papa.

Cependant, le soleil, un soleil blanc, à demi noyé dans les premières brumes de l'automne, venait de tomber, là-bas, derrière le clocher noir. Cinq heures sonnèrent. Cris et jeux de mains s'alanguissaient, trahissaient, avec la lassitude, le réveil brusque du terrible appétit campagnard. L'œil luisant, la lèvre humide, on se retournait parfois vers la cour, séparée du jardin par une barrière à claire-voie. Assis à vingt pas de nous, sous la vigne du Canada qui courait le long de notre maison et diaprât de ses chaudes nuances la grisaille de la molasse, mon père parlait, au milieu de notables du village, venus pour lui demander conseil sur les affaires de la commune. Le bourdonnement de leurs voix graves formait comme une basse continue à nos cris aigus de petits mal élevés.

Mon cousin Jules Pleaux, gros gaillard à la bouche en four béant, m'interpella :

— Ah ça, est-ce que ta mère va nous faire crever de faim ?

— Etait-ce ma faute ?... Mais je filai doux, car je savais le poids de son poing, tombant sur ma nuque ainsi qu'une masse sur une enclume. Je poussai donc la grille et, me glissant dans le cercle des grandes personnes assises devant la maison, je vins me blottir auprès de ma bonne mère, en lui coulant dans l'oreille :

— Maman, ils ont très faim !

— Tout à l'heure, mon chéri.

— Tout à l'heure !... Tout à l'heure !... grommela Pleaux, quand je lui rapportai la réponse.

On eût dit qu'il allait avaler, en guise d'à compte, le pauvre ambassadeur ! Je me réfugiai derrière mes camarades. Mais, afin de tromper l'impatience générale, on me mit au milieu du rond pour m'entendre décrire les merveilles de la table dressée dans notre belle chambre. En fait de merveilles, je m'intéressais davantage aux histoires que je déchiffrais dans de très vieux livres découverts au fond de notre galetas ; mais les goinfres n'avaient d'oreilles que pour la mangaille. Je leur dis, sur la nappe étincelante, la montagne de meringues débordantes de crème, les corbeilles de gaufres, l'énorme pâté de foie de veau en terrine, le gigantesque pudding au rhum...

— Oh ! fit Jules Pleaux, les yeux noyés, j'aime ça...

— Moi aussi...

— J'aime ça. Oh !...

— Oh !...

Ce fut un choc de voix émues, de soupirs extasiés... Au même instant, dans la cour, résonnait un bruit insolite.

Tous mes gourmands se retournèrent, prêts à s'élancer au signal : ils s'en léchaient déjà les doigts. Oh ! le désappointement !... Nous entendîmes une voix d'homme, celle de Mlle Véronique ! Notre voisine venait à mes parents avec des personnes que nous ne connaissions point.

— Ah ! il y a des enfants qui s'amuse ! Eh bien vas-y, ma pauvre petite, nous avons à causer...

Ainsi parlait la vieille fille, d'un ton qui, sans être dur, n'était point celui de ma mère.

La porte du jardin s'ouvrit. Poussée par Mlle Véronique, dont la main n'était pas engourdie,

une jeune étrangère tomba parmi nous.

C'était une enfant blonde et toute frêle, à en être quasi diaphane. Hors des mains de notre voisine, on la vit faire encore quelques pas, d'une allure plus naturelle, et qui n'était pas sans grâce dans sa nonchalance : elle avait une démarche onduleuse, et ses pieds semblaient effleurer le sol. Ainsi, l'inconnue entra, en chapeau de fleurs, dans notre jardin de paysans, qui, de mémoire des Périer petits et grands, n'avait jamais reçu pareille visite.

A la vue de tous ces petits villageois qui la regardaient bouche bée, elle s'arrêta, un peu surprise, et fixa sur nous ses yeux bleus, de ce bleu clair du Nord, qui paraît limpide et qui reste impénétrable comme la mer. Comme personne ne lui faisait accueil, ses regards se tournaient à droite et à gauche, semblaient chercher une retraite. Soit par fausse honte, soit manque de courtoisie, nous restions là, stupides. Les grands ricanèrent ; les petits, un doigt dans la bouche, faisaient des yeux ronds. Mes cousines tournaient autour d'elle, se montraient l'une à l'autre ses fines bottines, sa ceinture jaune d'or que fixait, par derrière, sur sa robe blanche, un énorme nœud de ruban, son chapeau « bergère » mal ajusté, que parfois, d'un mouvement de tête, elle devait remettre en place. Pour des campagnards enfoncés dans leur milaine, tout ce qui brille est parure de prince, et ces chaussures, un peu fatiguées, nous firent seulement conclure que l'inconnue venait de très loin.

(A suivre.)

Samuel Cornut.

Il en avait perdu l'oreille. — En ce moment où, un peu partout, est commémorée la gloire du compositeur Brahms, voici un mot de lui que beaucoup de compositeurs pourraient faire leur.

On jouait, à Vienne, une sonate de Brahms, pour violoncelle et piano. Le maître en personne était au piano. Mais le violoncelliste lui sembla vraiment indigne, par son jeu, de faire partie avec lui. Aussi Brahms, dans un agacement croissant, frappait-il de plus en plus fort sur le clavier et manœuvrait-il la pédale.

— Pas si fort, lui dit enfin le violoncelliste, je ne m'entends plus.

— Vous avez bien de la chance, murmura Brahms, avec un sourire.

Patrie Suisse. — Dans la Patrie Suisse du 6 janvier un beau reportage de C. Egli sur « un pont qui hiverne » : il s'agit du pont sur le Steffenbach, de la ligne Furka-Oberalp, qui est démonté et remonté chaque année. Dans le même numéro, Léon Savary publie une nouvelle fort originale, d'une satire fine et vigoureuse. A noter encore une causerie de N. Jeanmonod, de curieuses photographies prises du haut d'une cathédrale et de nombreuses actualités.

Avez-vous acheté

L'Almanach du Conteur

pour 1934.

C'est la dernière heure qui sonne pour vous le procurer à l'épicerie de votre village.

DODILLE

LE CHEMISIER DE LAUSANNE

DES PRIX ABORDABLES
DANS UN CADRE CHIC

Ecoute, Mon chéri !...

Veux-tu être pour moi
Ce que tu dois être ?
Du « DIABLERETS » bois deux doigts
Tu auras le Bien-Etre !

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.